



MUÑOZ & SAMPAYO

# BILLIE HOLIDAY

casterman



**BILLIE HOLIDAY**

Cette histoire a été prépubliée dans les numéros  
151 à 154 de la revue (*A suivre*) en 1990.

Dessin : **José Muñoz**  
Scénario : **Carlos Sampayo**

Lettrage : **Danièle Cambier**

**WWW.CASTERMAN.COM**

Casterman, rue Haute 139, 1000 Bruxelles, Belgique

ISBN : 978-2-203-24168-8

N° d'édition : L.10EBBN003461.N001

© Casterman, 2022

© Première édition, Casterman, 1991

Conception graphique : Studio Casterman BD

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Achevé d'imprimer en février 2022 par Pollina (zone industrielle de Chasnais, 85407 Luçon Cedex, France), sur du papier Condat matt Périgord 135 gr.

Ce papier est composé de fibres naturelles, renouvelables, recyclables et fabriquées à partir de bois provenant de forêts gérées durablement.

Dépôt légal : mars 2022 ; D. 2022/0053/175



MUÑOZ & SAMPAYO

# BILLIE HOLIDAY

Traduction: DOMINIQUE GRANGE

casterman





## **BILLIE HOLIDAY: DON'T EXPLAIN**

Oublions un instant, s'il vous plaît, puisque justement c'est l'inoubliable même, l'impossible, l'ineffaçable, oublions donc sa mère accouchée de treize ans, son arrière-grand-mère logée dans la baraque au fond de la plantation, que le maître, un bel Irlandais, venait sauter à heures fixes, dont elle eut dix-sept enfants tous morts sauf un, son grand-père ; oublions la grand-mère morte en tenant l'enfant si serré qu'on dût lui casser le bras ; oublions les viols à quatorze ans, la petite pute ; oublions le rejet de partout, la misère, la saleté des hommes, la taule, ces asiles bien faits pour vous réhabiliter, les flics et ce fatras de poudre blanche tout arrosé de scotch. Billie Holiday connut la chance. Elle eut plus d'argent que toutes les Nègresses d'Amérique réunies. Elle porta des diamants, des fourrures. D'elle, on se rappelle le rire, un rire d'enfant et de femme gâtée, un rire d'intelligence ou d'éclat. Le rire de la vie.

Elle sut même, mais à peine, comme en passant, la gaîté et le bonheur. Seulement, elle les sut avec une telle densité, si électriquement sans doute, y compris par les poudres, qu'elle alla dans le genre bien plus loin que quiconque. Nulle pente chez Billie Holiday qui l'entraînerait au pire. Cela, ce sont des fables que les hommes, à court d'imagination, se donnent. Après tout, son existence n'a cessé de mal commencer. De son vivant même, on l'a exploitée jusqu'à l'os, créant sur sa peau le mythe dont le jazz se nourrit et s'étouffe.

Son image de jazz en noir et blanc : ses airs de voyou truculent déjeté qu'on a d'abord haïs – toute l'histoire du racisme ordinaire à l'américaine, – qu'on a ensuite bien mythifiés – le discours pantelant des amateurs, – qu'on veut maintenant blanchir, à grands coups de sociologie et d'anthropologie, bien ripolinées de morale puritaine.

Billie Holiday, c'est sa chance, a eu plusieurs vies. Plusieurs vies simultanées, croisées, embrouillées comme les fils d'un écheveau, avec assez de plaisirs inouïs pour les transmettre à tous, avec ce rire malgré tout sur fond de mort, et ce goût éperdu des hommes qui finit par vous perdre, avec l'énergie de les vivre, toutes ces vies, mille fois plus chacune que nos vies attelées,

scrupuleuses, cahotantes. Avec surtout la capacité ruineuse de les vivre toutes ensemble, de les vivre dans les entrelacs, dans leurs brèches, leurs invivables blessures. Elle est morte à quarante-quatre ans.

On lui a tout fait. On l'a violée autant de fois qu'il est possible de violer sans tuer. On l'a enfermée dans toutes les bâtisses construites pour enfermer les fous et les délinquants – les Nègres aussi, qui sont souvent, quand on s'y prend bien, un combiné des deux. On lui a fourni la poudre du plaisir et de la mort qu'on cherchait ensuite dans ses poches pour la condamner d'en détenir. On lui a interdit l'accès des clubs new-yorkais à cause de ses condamnations pour détention de poudre fournie. Imaginez cela.

Une société dont elle fut sans conteste l'apparition la plus douce, la plus heureuse, la mieux intentionnée, s'est payée la méchanceté d'interdire la scène à Billie Holiday.

On lui a tout interdit. Cette obstination semble avoir quelque chose qui laisse interdit et qui trouble. Jamais rien n'a pu faire qu'on lui interdît de chanter. Rien qui la laissât définitivement coupée de sa beauté et de son rire, sans voix.

Eleonora Holiday dite Billie ou Lady Day, chanteuse américaine née à Baltimore, Maryland, le 7 avril 1915, morte à New York à l'hôpital, le 17 juillet 1959, est une des voix du siècle. Il n'y a pas tant de voix de femmes qui résument son cri, sa souffrance, son rythme, l'accent du plaisir et aussi cette infinie beauté où s'écrase l'amour : Maria Callas, Oum Kalthoum, Édith Piaf, Billie Holiday...

On insiste toujours sur le malheur noir de la vie de Billie Holiday. C'est, il faut dire, ce qui impressionne. Par là, on se défend tant bien que mal.

On se demande sourdement : comment a-t-elle tenu ? Et, au passage, cela permet d'esquiver lâchement la vraie question, insoutenable : de quelle nature au juste était son rire dans cette agonie répétée ?

De quelle nature son plaisir, dans ce fond ? De quelle eau, cette énergie à créer le jazz dans ces trous mortels qui l'aspirent ?

Car Lady Day ne fut pas qu'une voix, un corps, une dame employée à chanter le blues (*Lady Sings The Blues* est le titre de son autobiographie). Elle est, plus subtilement, l'actrice majeure de cette biographie musicale aux accents de légèreté et d'insouciance que l'on nomme un peu platement (c'est pour la pudeur, et faute de mieux, vous pensez), le jazz. Elle est simplement une musicienne d'exception. Elle est à la hauteur de Mozart ou Stravinski. Comme elle est écrivain avec des mots de rien, des mots de tous les jours qu'elle tord dans sa bouche, à la hauteur de Virginia Woolf, Carson McCullers, Marguerite Duras. Cette hauteur fut mesurée tout de suite.







*Louis Armstrong, Billie Holiday et Barney Bigard dans New Orleans d'Arthur Lubin, 1947. © Archives Francis Paudras*

Les sociétés ne se sont jamais trompées sur ses vies. Ni la société d'ordre qui la serre à tout bout de champ. Ni celle des musiciens qui la reçoit comme on accueille une reine. Ses débuts, elle les a faits avec Benny Goodman avant d'aborder le circuit des grands clubs, couronné par l'Apollo de Harlem. En 1935, elle enregistre avec Ellington. Chez Teddy Wilson, le prince du piano, elle rencontre les solistes les plus aériens, tous les poètes désinvoltes d'une génération qui invente la musique de demain sans en